Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 29

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180892

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

en faisait partie, et il n'est pas rare de reconnaître dans l'architecture de plusieurs de nos anciennes et belles maisons de campagne des ornements, des symboles maçonniques.

En *Vennes*, par exemple, on voit un pavillon sur le fronton duquel les étoiles, les équerres et les triangles ont été semés à profusion par l'architecte.

Comme je sais que l'histoire de la maçonnerie t'a toujours beaucoup intéressé et qu'elle est encore l'objet de tes recherches, je te ferai voir ces différentes choses, ainsi que des documents très curieux et rares, lorsque nous aurons le plaisir de te posséder au milieu de nous. Voyons, Paul, décide-toi et hâte cet heureux moment.

L'association maçonnique, ainsi que je viens de le dire, comptait dans notre pays un grand nombre de membres appartenant à la noblesse, et comme celle-ci, qui voyait crouler le pouvoir de LL. EE., espérait pouvoir conserver ses priviléges et son influence sous le nouveau régime, elle prit part au mouvement du jour et se servit du secret de la maçonnerie pour ourdir des projets qui n'échappèrent point à la vigilance des Bernois. Toutes les réunions maçonniques furent interdites dans le pays sous les peines les plus sévères, et ce ne fut qu'avec beaucoup de circonspection et de prudence que quelques frères purent se réunir à Lausanne, tant ils étaient surveillés par les agents du gouvernement. Ils se réfugièrent dans la grotte du Signal. Cet endroit, qui n'avait point l'aspect qu'il nous présente aujourd'hui, était alors très solitaire. L'excavation souterraine fut arrangée de nuit, avec mille précautions, afin de pouvoir être appropriée à une tenue de loge. Les broussailles et le sombre fourré qui en dissimulaient l'entrée furent religieusement conservés.

Les frères, qui eurent dans cette grotte de nombreuses réunions, s'y rendaient un à un, au milieu de la nuit, et par des chemins différents.

Telle qu'elle avait été creusée par la nature, la grotte présentait la forme d'un carré long, un peu irrégulier. Au fond était une espèce de table ou d'autel composé d'une large dalle de pierre posée sur quatre piquets plantés dans le sol. Au-dessus de la caverne, une pièce d'étoffe bleue, parsemée d'étoiles, représentait le ciel. Dans la paroi de molasse fermant le fond de la grotte, on avait sculpté un triangle dans l'intérieur duquel on lisait le nom de Jéhovah; à gauche, un soleil; à droite, le croissant de la lune. Cinq colonnes étaient simulées sur chaque côté, et deux colonnes en bois étaient placées des deux côtés de la porte. Un B était sculpté dans l'écorce de la colonne de gauche et un J dans celle de droite. Une guirlande formée de rameaux d'accacia et courant d'une colonne à l'autre, entourait la grotte de ses festons. On remarquait sur l'autel une bible, un compas, une équerre et une épée à lame torse, que les maçons appellent *épée flamboyante*.

Trois grands chandeliers à plusieurs branches, et surmontés de longs cierges, éclairaient le sombre local; l'un était placé au pied de l'autel, l'autre à l'ouest de la grotte et le troisième au sud.

A quelques pas de la grotte, du côté de Montmeillan, une grotte plus petite avait été utilisée pour les séances d'initiation. Cette grotte était tendue de noir, et très faiblement éclairée. Sur les tentures on lisait ces inscriptions : *Si tu es capable de dissimulation, tremble; on te pénétrera!... — Si ton âme a senti l'effroi, retire-toi!... — On pourra exiger de toi les plus grands sacrifices, même celui de ta vie. Y es-tu résigné?*

C'est là qu'on plaçait le néophyte et qu'il devait méditer sur ces divers sujets, tandis que les frères, réunis dans la loge, procédaient à l'*ouverture des travaux*.

Je te raconterai prochainement une séance d'initiation qui eut lieu au Signal dans la nuit du 23 septembre 1797.

Je te serre la main. EMILE ***.

Un jeune homme appartenant à une riche famille, et ayant reçu une excellente instruction, passait son école militaire, à Lausanne, au printemps de l'année dernière. En allant à Beaulieu, il avait remarqué plusieurs fois vers la grande et belle fontaine de St-Laurent une cuisinière aux cheveux bruns, aux yeux à la fois vifs et doux, qui lavait ses légumes en laissant voir jusqu'au coude des bras potelés comme ceux d'un enfant. C'était une de ces rayonnantes filles de la campagne dont le teint frais, les traits agréables et la taille élancée gagnent cent pour cent après un séjour à la ville, aidé d'une toilette plus soignée et plus coquette.

Dans les courts loisirs que lui laissait son service militaire, Alfred de B*** ne manquait jamais de faire une promenade en St-Laurent et d'aller boire à la fontaine avec son petit verre de cuir verni.

Il faisait du reste si chaud, et l'eau de St-Laurent est toujours si claire et si bonne à boire!

— Bonjour, Mademoiselle, ah! qu'il fait bon se rafraîchir!

— Vous trouvez?...

— Si vous saviez quelle chaleur il fait en Beaulieu!

— Oh ce doit être affreux; je vous plains réellement.

— Vous êtes bien aimable, bien bonne, Mademoiselle.

— Vous trouvez?...

Et tati, tata, la petite conversation fit son chemin, les œillades et l'amour aussi.

Mais c'était bien naturel, il faisait si chaud et l'eau de St-Laurent est si salutaire.

Huitjours après Marie appelait Alfred de B*** son cousin; et grâce à ce titre amical, celui-ci lui faisait de fréquentes visites. Il allait s'asseoir modestement sur un petit tabouret placé dans un coin de la cuisine, et se levait respectueusement à l'arrivée de Madame.

— Eh bien, lui demanda-t-elle un jour, vous plaisez-vous à Lausanne?... la vie militaire vous va-t-elle?...

— Oh! voilà, on se fait un peu à tout, Madame!

— Vous devez cependant bien souffrir de la chaleur pendant vos exercices?

— Oh! voilà, on y va le matin, à la fraîcheur...

— Marie, faites donc attention, votre rôti se brûle.

Notre chasseur de gauche jouait admirablement son rôle. Il était impossible de ne pas le croire le plus naïf des Vaudois, tant il en imitait bien l'accent et les manières.

Un jour, la demoiselle de la maison jouait au piano. La porte du salon était ouverte et le militaire pouvait l'apercevoir de la cuisine. Et comme s'il n'avait jamais entendu de piano, il s'approcha d'un air niaisement curieux, marquant par des mouvements de tête la cadence de la musique.

— « Que c'est pourtant joli! » s'écria-t-il à la fin du morceau.

— Approchez-vous seulement, si cela vous fait plaisir, lui dit Mademoiselle Clémence D.

Le militaire s'approcha et ne put cacher son émotion à la vue de la figure ravissante de la jeune fille. Mais elle se montra si affable qu'il se remit bientôt et accepta le siége qu'elle lui offrit près du piano.

Dès que Mademoiselle D. fut arrivée au bas de la page, le chasseur de gauche tourna délicatement le feuillet.

La jeune fille s'arrêta stupéfaite. Puis, dissimulant sa surprise, elle recommença. Cependant, vivement préoccupée de cet incident, elle se disait en secret : « Mais, connaîtrait-il la musique ? »

Un léger sourire plissa les lèvres de son auditeur.

Enfin, après quelques minutes, et au moment voulu, l'homme de la caserne tourna encore plus délicatement le feuillet.

Un gracieux mouvement de tête, accompagné d'un sourire qui laissa entrevoir des dents superbes, remercia le soldat.

O revers ! o leçon ! o malheureux piano ! . . . la cuisinière était oubliée !

Six mois plus tard, le mariage du chasseur de gauche avec Mlle Clémence D. se célébrait dans la petite église d'Ouchy. L. M.

Voici un passage tiré des œuvres de Volney, et écrit à la manière des phonographes. Ce seul échantillon devrait suffire à guérir de cette maladie tous ceux qui y ont quelque disposition.

» Un vise majeur de l'éduqasion fransaize est de vouloir trop dire et trop faire. On aprand aus ommes à parler; on devrait leur aprandre à se taire : la parole dissipe la pansée, la méditasion l'aqumule; le parlaje né de l'étourderie anjandre la disqorde; le silanse, anfant de la sajèse, est l'ami de la pais. Atènes éloqante ne fut q'un peuple de broullons : Sparte silansieuze fut un peuple d'omes pozés et graves; et se fut, sans doute, pour avoir érigé le silanse an vertu, qe Pitagore resut des deux Grèses le titre de saje. » VOLNEY.

Une dame pieuse écrivait à l'une de ses amies qui lui avait demandé des nouvelles de son fils, récemment reçu membre du barreau :

» Mon fils est très bien, ma chère; quoique son bureau ne soit ouvert que depuis quelques mois seulement, il a déjà eu, grâce à Dieu, de nombreux procès. »

Revenir à ses moutons.

Ce proverbe si juste et si utile à rappeler parfois aux orateurs, aux professeurs, à tous ceux qui parlent, est pris de la farce de Pathelin. Le drapier Guillaume a été volé par l'avocat Pathelin de 6 aunes de drap, et par Agnelet, son berger, de 120 moutons. Guillaume veut faire pendre son berger; mais au moment où il l'accuse devant le Juge, il croit reconnaître Pathelin, son voleur de drap, dans l'avocat d'Agnelet.

Préoccupé alors de son drap en même temps que de ses moutons, il fait une confusion plaisante dans ses réponses :

LE JUGE

Sus, revenons à nos moutons,
Qu'en fut-il?

LE DRAPIER.

Il en prit six aunes
De neuf francs.

Le Juge se crève la tête pour comprendre, il répète toujours à Guillaume de laisser là ce drap et de *revenir à ses moutons*.

Une seconde pharmacie.

HISTOIRE VÉRITABLE

traduite de l'allemand de Horn.

V

— Soyez sans inquiétudes, répliqua Ausstecher, mon neveu est un gaillard qui sait fabriquer le chocolat parfumé et distiller l'essence de punch ; en dépit des fabricants de Dusseldorf, il saura bien donner de la vogue à sa pharmacie.

Pour le coup, la pilule était amère; aussi Rühle l'avala-t-il d'un air désespéré et en se contentant de hausser les épaules.

— Soyez persuadé, continua Ausstecher, que la concurrence est salutaire; je suis convaincu que tous deux nous ferons de très bonnes affaires.

— J'en doute beaucoup, reprit Rühle, en s'efforçant de cacher son angoisse.

— Mais, dit Ausstecher, combien y a-t-il donc de docteurs ici ?

— Trois, et on en attend un quatrième d'un jour à l'autre. Il y a de plus un maître-chirurgien, sans compter un vétérinaire et deux sages-femmes.

— Fort bien, plus il y a de docteurs, plus il y a de malades, croyez-moi, c'est une vieille expérience ; ils se partageront les pharmacies, ils se disputeront comme partout et multiplieront d'autant leurs visites. Tout ira bien. Il n'y a qu'à avoir soin de tenir leur parti, de les prévenir chacun en particulier, de leur envoyer de bonnes liqueurs, de montrer secrètement aux uns les ordonnances des autres confrères, et de les rendre attentifs aux combinaisons chimiques, car vous savez, très cher collègue, que ces messieurs, tout savants qu'ils soient, ne sont pas forts en chimie et que souvent ils font des mélanges, dont les ingrédiens se neutralisent les uns les autres; il y a longtemps que l'on connaît ça ; en somme, il y a mille moyens d'achalander une pharmacie, et mon neveu les connaît à fond.

A ces mots, il prit congé en demandant la permission de revenir bientôt.

A peine fut-il sorti que Rühle, épuisé, se laissa tomber sur une chaise.

C'en était trop à la fois. La plus belle maison de la ville, plus belle même que celle du *Pélican*, était entre les mains de ce *garnement*, ainsi qu'il appelait alors le cher collègue; de plus ce collègue était riche, et, ce qui était encore pis, il connaissait à fond les moyens de mettre en vogue une pharmacie et n'en faisait pas un mystère.

Rühle, à cette idée, se sentait inondé d'une sueur froide.